

L'histoire d'Ellis Island, porte d'entrée pour le rêve américain

Pierre Antilogus

<https://www.geo.fr/histoire/histoire-dellis-island-la-porte-dentree-pour-le-reve-americain-192840>

La scène nous est familière. Nous l'avons vue sur des images d'archives en noir et blanc. Nous l'avons vue aussi reconstituée dans des films de fiction comme *L'Emigrant* de Charlie Chaplin, tourné en 1917, ou *America, America* d'Elia Kazan (1964). A chaque fois, la séquence est la même : un paquebot entre dans la baie de [New York](#) – ballet des remorqueurs, mugissement des sirènes et des cornes de brume. Il passe au pied de [la statue de la Liberté](#), qui semble le saluer en brandissant son flambeau. Sur le pont, les passagers sont rassemblés par grappes. Certains agitent les bras, lèvent leur chapeau vers le ciel, d'autres se tiennent immobiles, écrasés d'émotion. D'appréhension peut-être.

« Une terre promise se mit à exister : l'Amérique. » Vaste espérance !

Ces hommes, ces femmes, seuls ou en famille, arrivent d'[Irlande](#), d'Italie, d'Europe centrale ou de Russie, d'[Allemagne](#) ou de Scandinavie, de [Grèce](#), de Turquie, d'Arménie, de plus loin parfois... Ils ont tout abandonné pour s'offrir la traversée de l'océan. Dans ses *Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et espoir* – qui venaient initialement en commentaire d'un film de Robert Bober (Institut national de l'audiovisuel, 1980) –, l'écrivain Georges Perec nous livre les motivations de ces candidats à l'immigration : « A partir de la première moitié du XIXe siècle, un formidable espoir secoue l'Europe pour tous les peuples écrasés, opprimés, oppressés, asservis, massacrés, pour toutes les classes exploitées, affamées, ravagées par les épidémies, décimées par des années de disette et de famine. Une terre promise se mit à exister : l'Amérique. » Vaste espérance.

Ce qui est trompeur, toutefois, dans ces images d'étrangers arrivant en foule à New York, c'est qu'elles donnent l'impression d'un voyage qui s'achève. Or ce n'était pas le cas. Les nouveaux venus n'étaient pas tirés d'affaire. Tous – ou presque tous – allaient devoir subir de stricts contrôles sur Ellis Island, le « filtre » administratif où siégeaient les services du Bureau fédéral de l'Immigration. En clair, avant de devenir Américains, il restait à ces exilés des heures intenses et angoissantes à vivre. Et pour certains, l'aventure allait s'arrêter là.

Pour la plupart, ils débarquent à Ellis Island épuisés. Le voyage a été rude – ou plutôt les voyages, car il a fallu d'abord gagner le port d'embarquement, [Liverpool](#), [Naples](#), [Le Havre](#), [Hambourg](#) ou Brême... En se privant souvent de nourriture pour épargner sou à sou le prix de sa place à bord,

La traversée durait en moyenne une dizaine de jours : aucune vue sur l'extérieur, aucune aération, une chaleur étouffante...

A partir de Hambourg, de Liverpool ou du Havre, la traversée durait en moyenne une dizaine de jours, mais bien plus – près de trois semaines – au départ de [Naples](#) ou de Fiume. Les plus fortunés des migrants s'offraient un billet de première ou de deuxième classe et voyageaient dans des

conditions décentes. Pour les autres, les passagers de troisième classe, l'expérience était pénible. On les entassait dans l'entrepont, c'est-à-dire en dessous de la ligne de flottaison, dans de vastes dortoirs où la literie se résumait à des alignements de paillasses superposées. Aucune vue sur l'extérieur, aucune aération, une chaleur étouffante... Ces malheureux constituaient la grande masse des passagers. Sur le paquebot *Pennsylvania*, par exemple, de la compagnie Hambourg-Amerika, 2 200 des 2 546 places proposées étaient destinées à la troisième classe.

A l'arrivée à New York, les passagers de première et deuxième classes reçoivent à bord les visites de routine, médecin, employé de l'administration fédérale, avant d'être conduits à Manhattan sans plus de formalités. Ils ont de quoi subvenir à leurs besoins, l'Etat ne risque pas de les avoir à sa charge... Ils sont d'emblée citoyens des Etats-Unis. Les passagers de troisième classe doivent en revanche passer par Ellis Island et se soumettre à des inspections plus sérieuses.

Les Irlandais ont fui la famine, les Siciliens la misère et le choléra, les juifs de Russie les pogroms et les persécutions

A chaque arrivée de paquebot, ils sont ainsi des milliers pris dans des files d'attente, des parcours labyrinthiques au long des couloirs, des salles immenses, au milieu des pleurs d'enfants, du brouhaha des conversations inquiètes tenues en vingt langues différentes. Les Irlandais ont fui la famine, les Siciliens la misère et [le choléra](#), les juifs de Russie les pogroms et les persécutions, et tous se retrouvent là, tremblants d'appréhension, à la porte entrouverte de l'Amérique. Détail touchant : malgré leur fatigue, avec leur visage chiffonné, marqué par la traversée, tous ces gens ont revêtu leurs plus beaux habits. Ils veulent faire bonne impression.

80 % des arrivants ont entendu la phrase rituelle : « Welcome to America »

Les services de l'immigration de l'époque font preuve d'une grande mansuétude. Sur la masse des étrangers débarqués à Ellis Island, 80 % ont entendu résonner la phrase rituelle d'acceptation, « Welcome to America », et se sont retrouvés dans les rues de New York, totalement libres de leurs mouvements, au bout de seulement quatre ou cinq heures ; 18 % ont connu le même sort heureux après avoir été retenus dans l'île quelques jours ou quelques semaines. Au final, seuls 2 % se sont vu réexpédier d'où ils venaient pour des raisons d'ordre juridique ou médical.

Michael Prazan, réalisateur du documentaire *Ellis Island, une histoire du rêve américain* (Studio L'Harmattan, 2014), rappelle que, dans le même temps, on accueillait aux Etats-Unis 3,5 millions d'Italiens, 1,8 million d'« Hébreux » (on appelait alors ainsi les migrants juifs), 1,5 million de Polonais, 1,3 million d'Allemands, 1 million de Britanniques, 1 million de Scandinaves, 800 000 Irlandais, 400 000 à 500 000 Canadiens et autant de Slovaques, Grecs, Magyars, Croates, Slovènes et Mexicains... Ce qui fait encore dire à Georges Perec, avec son sens de la formule, qu'Ellis Island n'a été « rien d'autre qu'une usine à fabriquer des Américains [...] aussi rapide et efficace qu'une charcuterie de [Chicago](#). A un bout de la chaîne, on met un Irlandais, un juif d'Ukraine ou un Italien des [Pouilles](#), à l'autre bout, après inspection des yeux, inspection des poches, vaccination, désinfection, il en sort un Américain ».